

il se livra à la culture des sciences mathématiques et conçut le plan d'une machine à calculer, qui devait servir surtout à trouver facilement les logarithmes de tous les nombres. C'est à l'aide de cette machine qu'il parvint à construire d'excellentes tables logarithmiques, qui vont jusqu'au nombre 108.000. Il fut appelé en 1828 à la chaire de mathématiques de l'université de Cambridge, qu'avait illustrée Newton, et qu'il occupa pendant onze années. Son principal ouvrage, intitulé *Traité de l'économie des machines et des manufactures*, que notre économiste Blanqui appelle un hymne en faveur des machines, a été traduit en français par M. Edouard Biot. Il a aussi publié : *Comparaison des diverses institutions d'assurance sur la vie*; *Revue de l'exposition universelle de 1851*; *Sur les jeux de hasard*; *De l'application de l'analyse à la recherche des théorèmes sur les lieux géométriques*; *Mesure des hauteurs par le baromètre*; *De l'application des machines à calculer*, etc.

BABBARD (Ralph), mécanicien anglais du xvi^e siècle, adressa à la reine Elisabeth la liste de ses inventions, parmi lesquelles on croit reconnaître la première idée du bateau à vapeur.

BABBI (Christophe), compositeur italien, né à Césène en 1748. Il fut depuis, en 1780, maître des concerts de l'électeur de Saxe. Il a composé des symphonies, des quatuors et autres morceaux, publiés à Dresde en 1789. — Son frère, Grégoire, était, vers 1740, un des premiers ténors de l'Italie. On assure qu'il toucha jusqu'à 130.000 fr. pour deux années d'engagement.

BABBINI (Mathieu), un des plus célèbres ténors de l'Italie, né à Bologne en 1754. Après la mort de ses parents, qui le destinaient à l'exercice de la médecine, Babbini, dénué de ressources et contraint d'abandonner ses études scientifiques, se réfugia chez une parente mariée à Bortoni, professeur de chant assez distingué. Après de sérieuses études, Babbini aborda le théâtre et se produisit à Berlin, Saint-Petersbourg, Vienne, Paris, où il eut l'honneur de chanter un duo avec la reine Marie-Antoinette, et enfin à Londres. Il retourna ensuite en Italie et obtint, à Venise, un immense succès dans les *Horaces* de Cimarosa. Après avoir brillé pendant plus de dix ans sur les grands théâtres d'Italie, Babbini rentra dans la vie privée et se fixa à Bologne, où il acheva ses jours, en 1816, entouré de la considération générale.

BABEK, célèbre imposteur persan du ix^e siècle, qui propagea, les armes à la main, une doctrine religieuse basée, dit-on, sur le libéralisme et l'impérialisme. Après vingt ans de guerre, il fut vaincu et envoyé au supplice par le calife de Bagdad Motassem (837).

BABEL s. f. (ba-bél — mot syr. qui signif. selon les uns *confusion*, selon d'autres, temple de *Bel* ou *Bélus*). Géogr. Nom hébreu de Babylone.

— Hist. sainte. *Tour de Babel*, Grande tour que les descendants de Noé, d'après le récit de Moïse, entreprirent d'élever pour escalader le ciel. Dieu anéantit, par la confusion des langues, ces efforts insensés. Dans tous les sens dérivés de cette locution, on dit plus fréquemment *Babel* simplement que *Tour de Babel*. Quelques-uns même ont désigné par le mot de *Babel* le lieu dans lequel la fameuse tour fut bâtie : *L'arc de l'Etoile rappelle d'une façon frappante la confusion des langues de Babel*; il est impossible d'imaginer une réunion de manières plus contradictoires, plus hostiles. (G. Planche).

— Par anal. Construction gigantesque :

Il bâtit, au siècle où nous sommes,
Une *Babel* pour tous les hommes,
Un panthéon pour tous les dieux.

V. HUGO.

— Par ext. Amas d'objets gigantesques et confusément entassés : *D'immenses quantités de grès, affectant des formes architecturales, se dressaient de toutes parts et décapaient sur le ciel des silhouettes de BABELS fantastiques*. (Th. Gaut.) Réunion d'objets ou même de personnes formant un ensemble imposant, mais confus :

Sur cette *Babel*
Qui du pâtre à César va montant jusqu'au ciel,
Chacun en son degré se contemple et s'admire.

V. HUGO.

« Lieu où l'on parle un grand nombre de langues ou d'idiomes différents : *A la foire de Beaucaire, le jargon provençal, sonore et accentué, se confond avec le patois languedocien, plus saccadé, plus incisif*; le Corse, le Génois, l'Espagnol, le Portugais, le Grec, le Barbaresque y croisent leurs idiomes : c'est une véritable *BABEL*. (L. Reybaud.) » Se dit d'une assemblée où règne une grande confusion d'opinions et de discours, où tout le monde parle sans pouvoir se comprendre ou s'entendre : *Leur réunion est une vraie tour de BABEL*. Réunion, entassement d'objets confusément assemblés : *Il est trois choses que j'aime peu : les BABELS de peintures qu'on appelle des musées, où les tableaux se ruent l'un sur l'autre; les BABELS de ramages qu'on appelle des volières, où le rossignol, mêlé aux chanteurs vulgaires, risque de tomber au patois; les bosquets, ces BABELS mêlées de couleurs, de parfums qui se combattent et s'animent*. (Michelet.) » Chaos moral ou intellectuel : *les passions, modifiées par les climats, les gouvernements et les mœurs, font les nations*

diverses; le genre humain cesse de s'entendre et de parler le même langage : c'est la société qui est la véritable *TOUR DE BABEL*. (Chateaub.)

— Fig. Entreprise, conception hardie, téméraire : *Pour arriver au perfectionnement indéfini de l'espèce humaine, les générations s'usent et se consomment à la peine; les siècles entassent laborieusement les assises de cette nouvelle BABEL, destinée à combler l'intervalle qui sépare la terre du ciel*. (Portalis.) Cela regarde un monde éventuel qui doit exister un jour, et une société de bâtisseurs occultes qui apportent depuis une certaine d'années des matériaux à la *BABEL* intellectuelle de Weisnaupt. (Ch. Nod.) Charles Fourier a entassé des BABELS l'une sur l'autre. (Th. Gaut.) Réunion d'idées, de connaissances, de conceptions formant un ensemble majestueux et qui a quelque chose de gigantesque : *La science, cette BABEL légitime de l'humanité, est debout au milieu des siècles et des hommes, qui viennent, les uns après les autres, y mettre la main*. (Lerminier.)

— Encycl. — I. « Or, la terre n'avait qu'une seule prononciation et une seule langue. (*Erat autem terra labii unius, et sermonum eorumdem.*) Et lorsque les peuples partirent de l'Orient, ils trouvèrent une plaine en la terre de Sennar, et ils y habitèrent. Et ils se dirent l'un à l'autre : Allons, faisons des briques, et mettons-les dans le feu (car ils se servaient de briques au lieu de pierres, et de bitume au lieu de mortier). Et ils dirent encore : Venez, bâtissons-nous une ville et une tour dont le faite s'élève jusqu'au ciel; et rendons célèbre notre nom avant que nous ne soyons dispersés sur la face de la terre. (*Et dixerunt : faciamus civitatem et turrim, cuius culmen pertingat ad caelum; et celebremus nomen nostrum antequam dividamur in universas terras.*) Or, le Seigneur descendit pour voir la ville et la tour que les fils d'Adam bâtissaient; et il dit : Voilà un seul peuple, et ils n'ont qu'un même langage; ils ont commencé, et ils n'abandonneront pas leur dessein avant de l'avoir accompli; venez donc, descendons, et confondons leur langue de manière qu'ils ne s'entendent plus les uns les autres. (*Nec desistat a cogitationibus suis, donec eas opere compleant. Venite, igitur, descendamus et confundamus ibi linguam eorum, ut non audiant uniusquique vocem proximi sui.*) Et ainsi le Seigneur les dispersa de ce lieu sur toute la face de la terre, et ils cessèrent de bâtir leur ville. Et c'est pourquoi elle a été appelée *Babel* (le sens étymologique de *babel* est *confusion*, d'après la Genèse), parce que ce fut là que Dieu confondit les langues des hommes. (*Et idcirco vocatum est nomen ejus Babel, quia tunc confusum est labium universae terrae.*) »

Tel est le récit, histoire miraculeuse selon la foi catholique, légendaire et mythique, suivant la critique rationaliste, par lequel la Genèse explique la diversité des langues et la dispersion des peuples.

A côté de ce récit de l'auteur de la Genèse, l'historien Joseph place le témoignage confirmatif de la sibylle : « Tous les hommes n'ayant alors qu'une même langue, ils bâtirent une tour si haute, qu'il semblait qu'elle dût s'élever jusque dans le ciel; mais les dieux excitèrent contre elle une si violente tempête qu'elle en fut renversée, et ceux qui la bâtissaient parlèrent en un moment diverses langues; ce qui fut cause qu'on donna le nom de *Babylone* à la ville qui a, depuis, été bâtie en ce même lieu. »

Une autre sibylle que celle dont parle Joseph est citée par Volney, d'après le témoignage de Moïse de Corène, dont il nous donne la traduction. « La sibylle bérosienne, dit Moïse de Corène, donne trois fils à Xisuthrus : Sim ou Zerouan, Titan et Yoposthoë. Ils se séparèrent et se partagèrent le monde. La même sibylle, en parlant de ces trois chefs, dit : « Ils étaient terribles et brillants, ces premiers dieux; d'eux vint la race des géants au corps robuste, aux membres puissants, à l'immense stature qui, pleins d'insolence, concurrent le dessein impie de bâtir une tour. Tandis qu'ils y travaillaient, un vent horrible et divin, excité par la colère des dieux, détruisit cette masse immense, et jeta parmi les hommes des paroles inconnues qui excitèrent le tumulte et la confusion. »

Nous n'avons pas besoin, d'autre part, de faire remarquer l'analogie que présente, sous le rapport du but orgueilleux et coupable prêté aux hommes de *Babel*, le récit biblique de leur entreprise avec le mythe des Titans entassant montagne sur montagne pour escalader l'Olympe. Il n'est personne qui n'ait fait ce rapprochement, entre notre histoire sacrée et la mythologie grecque.

— II. Il y a dans l'histoire de la tour de *Babel*, telle qu'on vient de la lire, deux faits distincts : 1^o l'interruption miraculeuse d'un monument d'impérialisme et d'orgueil, devenu, selon l'expression de Bossuet, un monument de faiblesse; 2^o la confusion du langage, apparemment unique, infligée par Jéhovah irrité aux constructeurs de ce monument, comme un obstacle à l'accomplissement de leur dessein. Il faut voir ici les efforts tentés par l'apologétique chrétienne pour sauver le miracle, sans trop offenser la raison, et pour se mouvoir dans le texte où elle est enfermée de manière à amener la science au désarmement et au respect. A l'exemple de Casaubon, M. de Marès (*Encyclopédie catholique*) admet cette

opinion, autorisée par saint Grégoire de Nysse, que la confusion de *Babel* relève de la psychologie et non de la linguistique, qu'elle porta sur la pensée même, non sur le mode de l'exprimer, que la diversité des langues en fut l'effet, non la cause, qu'une scission intellectuelle seule, non une simple différence de langage, pouvait arrêter le travail commencé. « En effet, dit-il, pour bâtir une muraille, élever des briques sur d'autres briques et les cimenter de bitume, il suffisait de continuer ce qui s'était fait; la différence de langage ne rendait pas l'ouvrier de la veille incapable du travail du lendemain. D'ailleurs, il n'y eut pas autant de langues diverses qu'il y avait d'hommes; chaque famille ou chaque tribu en eut une. Les membres d'une même famille auraient pu se réunir, chaque famille aurait suivi cet exemple, et si la première s'était mise à l'ouvrage, les autres l'auraient imitée, et la tour aurait pu s'élever, avec plus de difficulté sans doute, mais sans impossibilité absolue. D'ailleurs, la langue de ces temps, extrêmement bornée, n'avait probablement des mots que pour nommer les choses d'un usage habituel. Il ne pouvait donc pas être bien difficile de se faire entendre les uns des autres après une assez courte étude, à moins de supposer qu'avec la confusion des langues les hommes avaient été dépouillés de toute intelligence. Il semble, d'ailleurs, très-naturel de penser que cette confusion, dont les hommes furent frappés, n'agit que sur leur esprit. Après avoir bâti pendant longtemps, ils durent s'apercevoir que le ciel qu'ils voulaient atteindre se montrait toujours à la même distance; ils étaient comme des enfants qui marcheraient vers l'horizon pour toucher le ciel, et qui s'arrêteraient enfin excédés de fatigue, et confus d'avoir été dupes d'une illusion. »

M. de Marès, qui considère le récit de la Genèse comme « la narration précise, émanée de la source la plus pure, d'un fait certain, incontestable », n'a pas le droit, ce nous semble, d'arguer de l'efficacité douteuse du miracle pris à la lettre, pour en changer la nature. Son interprétation fait, en réalité, un pas hors du texte; qu'il y prenne garde; dans cette voie de sacrifices à la raison, on ne s'arrête pas facilement; il n'y a que le premier pas qui coûte; nous le rappelons au respect de la lettre. Qu'y a-t-il de plus formel que ces paroles : « Le Seigneur descendit pour voir la tour; et il dit : Voilà un seul peuple, et ils n'ont qu'un même langage, et ils n'abandonneront pas leur dessein avant de l'avoir accompli; donc, confondons leur langue de manière qu'ils ne s'entendent plus les uns les autres. » N'est-il pas clair que l'auteur sacré établit une relation entre l'unité de langage et la poursuite de l'entreprise, et qu'il entend bien attribuer l'interruption de l'entreprise à la cessation subite et surnaturelle de l'unité de langage ?

Le cardinal Wiseman (*Discours sur les rapports entre la science et la religion révélée*) et M. Auguste Nicolas (*Etudes philosophiques sur le christianisme*) n'ont garde d'insister sur les circonstances et le but du miracle. Ce Jéhovah qui descend pour voir la tour, qui prend au sérieux le naïf et ridicule projet des travailleurs, et qui par ces mots étranges : *venite, descendamus et confundamus*, semble inviter d'autres puissances célestes à se joindre à lui pour en rendre la réalisation impossible, tout ce dramatique du récit biblique, est laissé par eux dans l'ombre, comme un embarras que l'on dissimule. Ils s'attachent uniquement à défendre ces deux grandes affirmations de la Genèse : l'unité primitive du langage (*Erat autem terra labii unius et sermonum eorumdem*), et l'origine surnaturelle de la diversité des langues (*confusum est labium universae terrae*). Ils invoquent à cet effet le témoignage de la linguistique. Herder n'a-t-il pas dit « que la race humaine et aussi son langage remonte selon toute probabilité à une souche commune, à un premier homme, et non à plusieurs dispersés dans différentes parties du monde; et que, d'après l'examen des langues, la séparation de l'espèce humaine doit avoir été violente? » Sharon Turner n'a-t-il pas conclu d'une analyse très-détaillée des éléments primitifs du langage, que les nombreuses apparences d'attraction et de répulsion entre les langues ne peuvent s'expliquer que par l'hypothèse de quelque événement analogue à celui dont le récit est déposé dans la Genèse? Niebuhr n'a-t-il pas remarqué que si l'on admet l'unité originelle du langage, laquelle se lie d'ailleurs à l'unité d'origine de l'espèce humaine, on ne peut se rendre compte de ses divisions subséquentes sans quelque phénomène semblable à la confusion de *Babel*; qu'en un mot « ceux qui font remonter les différentes races humaines à un couple unique doivent nécessairement supposer un miracle pour expliquer l'existence d'idiomes de structure différente? »

Ainsi, poursuivent les défenseurs de l'orthodoxie, ainsi s'aplanissent sous les pas de la science ces difficultés qui s'élevaient comme des montagnes aux yeux de l'incrédulité. L'étude des langues et des races humaines, qui fut d'abord peut-être une dangereuse recherche, prête maintenant un appui précieux et de plus en plus fort aux narrations de l'Ecriture. Les langues se forment graduellement en groupes; l'affinité, la parenté qui unit ces groupes s'affirme de plus en plus en même temps que les caractères tranchés qui les distinguent;

on a la preuve d'un premier et unique point de départ, et en même temps celle d'une séparation violente qui répugne à la marche de la nature et qui, par conséquent, suppose une intervention divine. Voilà que le miracle de *Babel* concilie les deux grandes écoles de linguistes, celle qui professe l'irréductibilité essentielle des grandes familles de langues, et celle qui fait dériver toutes les langues d'une origine commune. « Les dialectes variés du globe nous apparaissent comme les débris d'un vaste monument appartenant à l'ancien monde; ils ressemblent à ces masses groupées, mais désunies, que les géologues considèrent comme les ruines des montagnes primitives. L'exacte régularité de leurs angles en plusieurs parties, ces veines d'aspect semblable dont on peut suivre la trace de l'une à l'autre, indiquent que ces fragments ont été autrefois réunis de manière à former un tout, tandis que les lignes nettes et abruptes des points de séparation prouvent que ce n'est point par une action lente et continue qu'ils ont été désunis, mais que quelque convulsion violente les a fendus et séparés. » (Wiseman.)

M. l'abbé Le Noir (*Dictionnaire des harmonies de la foi et de la raison*) n'est pas complètement satisfait de ces conclusions de la linguistique orthodoxe. Il ne peut admettre que le langage soit tout à coup devenu multiple. La Bible nous dit que la confusion des langues a été le moyen employé par la puissance divine pour disperser les hommes sur toute la face de la terre. M. Le Noir préfère renverser les termes et supposer que la formation des langues différents a été l'effet, non la cause, de la division et de la dispersion des familles humaines; cela est, à la vérité, beaucoup plus raisonnable, mais n'est pas du tout biblique. « Ne pourrait-on pas, dit-il, expliquer comment le passage de la Genèse relatif à la tour de *Babel*? Le genre humain conserve la fraternité et l'unité du premier âge pendant cinq siècles. Vers 531 après le déluge, époque présumée de la tentative de *Babel*, plusieurs chefs semblables à Nemrod et dont il fait sans doute partie, ainsi que l'ont pensé plusieurs Pères de l'Eglise, se réunissent pour bâtir une ville et une tour extraordinaire, dans un but de ralliement des hommes sous leur puissance ou de centralisation; un très-grand nombre travaille sous leurs ordres; mais Dieu, voyant que l'unité de fraternité, d'égalité et de liberté va se changer en une unité de tyrannie communautaire, préfère semer l'anarchie dans cette association perverse d'où l'on pourrait déduire plus tard, si elle réussissait, le droit divin de l'absolutisme. Il y suscite donc des germes de discorde; tout se confond dans les idées, dans les discussions, dans les plans; c'est la dislocation la plus complète; on ne s'entend, on ne se comprend plus; l'inimitié naît pour ne plus disparaître que dans la réunion future des peuples; et à partir de ce moment se produisent les différents idiomes primitifs qui servent de souches aux principales familles de langues que nous étudions aujourd'hui. L'histoire peut dire que de là fut confondu le langage de toute la terre et se fit la dispersion dans toutes les régions, puisque c'est de là que part la dissémination par peuplades ennemies et la formation par la même des diverses manières de parler. Le fait de l'antagonisme étonnant des dialectes entre les tribus sauvages des pays les plus récemment peuplés, c'est-à-dire de l'intérieur de l'Afrique, de l'Amérique et des îles de l'Océanie les plus éloignées, antagonisme beaucoup plus grand que celui des dialectes des peuples civilisés de l'ancien monde, vient à l'appui de cette hypothèse, et lui donne, ce nous semble, les conditions de la probabilité. Les traditions de la guerre des géants se trouvent aussi en parfaite conformité avec elle, puisque cette confusion anarchique a eu pour résultat l'interruption de l'ouvrage, interruption que la poésie aura peinte sous les figures grandioses des montagnes culbutées et des Titans foudroyés par le maître des dieux. Il est vrai que cette supposition demande un temps assez long pour la formation achevée des langues premières à l'aide des éléments fournis par la langue primitive, sous l'influence des inimitiés, des isolements, des diversités de climats, d'habitudes, d'objets de comparaison, etc. »

L'exégèse de M. Le Noir porte sa date avec elle; elle appartient à une époque où la foi la plus sincère est troublée et non affirmée par le miracle si elle ne peut lui assigner, lui supposer une portée morale et sociale; elle a des préoccupations politiques qui eussent fort étonné les apologistes des siècles précédents. Il y a loin du Dieu républicain de M. Le Noir qui sème l'anarchie et la discorde pour empêcher le despotisme et la centralisation, au Jéhovah biblique qui descend pour voir la tour et qui semble craindre qu'elle ne s'élève jusqu'au ciel, si l'on ne se hâte de confondre les lèvres des insolents constructeurs. Comme M. de Marès, et plus encore, M. Le Noir doit être rappelé au respect de la lettre. Sorti de l'interprétation littérale, c'est avouer qu'on ne marche pas sur un terrain historique bien solide. L'Ecriture nous parle d'une révolution subite dans le langage précédant et nécessitant l'interruption de la tour et la dispersion des familles humaines dans les diverses contrées du globe; elle ne nous parle nullement d'anarchie, de discorde amenant cette interruption et cette dispersion et, par suite, la for-